
LE PRINTEMPS DE BAUDELAIRE

Il est de tradition, lorsque l'on évoque la naissance et les premières années de Charles Baudelaire, de se reporter à la pièce intitulée *Bénédiction*, la seconde des *Fleurs du Mal*.

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le poète paraît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu cette expiation !

Après quoi, la mère du poète exhale sa rage avec véhémence contre « le monstre rabougri » qu'elle vient de mettre au jour...

Il semblerait donc que l'auteur des *Fleurs du Mal* ait été marqué dès l'origine d'une sorte de fatalité, qu'il ait été de naissance un maudit, un poète maudit.

La réalité est bien différente. Le poème que nous venons de citer ne saurait être pris à la lettre. Et nous sommes amenés ici, comme on l'est souvent en présence de Baudelaire, à opposer, aux aventureuses conceptions de certains exégètes, la simple réalité.

* * *

Charles-Pierre Baudelaire est né à Paris en 1821. Il vit le jour rue Hautefeuille, dans un vieil immeuble à tourelles qui s'élevait sur l'actuel emplacement de la Librairie Hachette et qui a disparu lors du percement du boulevard Saint-Germain. C'est un enfant du vieux Paris, issu de ces quartiers séculaires, tout chargés encore en

ce temps-là de souvenirs et de secrets. Il est le fils aussi d'un homme du passé, âgé de soixante-deux ans à sa naissance, le fruit de l'union de ce sexagénaire et d'une jeune femme de moins de trente ans. Comment ne pas noter le déséquilibre physiologique et psychique qui devait, pour l'enfant, résulter d'un tel mariage ? Comment ne pas noter aussi que François Baudelaire, le père de Charles, avait gardé la profonde empreinte du monde de l'Ancien Régime et que le petit garçon s'imprégnait chaque jour, auprès de ce sexagénaire qui eût pu être son aïeul, de mille survivances d'un temps encore assez proche et cependant si lointain ?

On s'explique donc que l'enfant, que l'homme ait été enclin à cette mélancolie qui est le propre des êtres imparfaitement adaptés, sujet à ces violentes dépressions que Baudelaire désigne du nom de *spleen*. Charles, dès ses premières années, sent un long passé, une lourde histoire, peser sur ses frêles épaules. Rare chez lui est l'exaltation joyeuse des jeunes êtres heureux de vivre, épanouis sous le soleil des matins et dans l'ardeur des étés. Il est attiré par les « ciels mouillés » et par les « soleils brouillés ». Il a le goût du soir et de l'automne, de l'arrière-saison « au rayon pâle et doux ».

De là ces vers-confidences :

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche mais impuissant, jeune et pourtant très vieux.

Ou encore :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

L'enfant, dès son entrée dans la vie, porte le poids de plusieurs vies...

Charles-Pierre naît le 9 avril. La déclaration est faite à la mairie du onzième arrondissement (le sixième d'aujourd'hui), le baptême a lieu à Saint-Sulpice. Et ici se place une série de faits dont le curieux rapprochement, autour du berceau du poète, suggère inévitablement l'idée d'une prédestination. Le père de l'enfant, fonctionnaire retraité, ancien chef des bureaux du Sénat, est qualifié par l'acte de baptême de *peintre*, alors qu'il n'était qu'un artiste amateur. Il est assisté de Ramey, le sculpteur, membre de l'Institut, et de Naigeon, conservateur du musée royal du Luxembourg.

L'enfant est baptisé en l'église même à laquelle le grand Delacroix, dont il sera l'admirateur, le commentateur et l'ami, donnera ses décorations inspirées.

Sans doute Ramey, Naigeon, François Baudelaire ne sont que de modestes serviteurs des Muses. Par eux cependant, au berceau de l'enfant, l'art est représenté déjà, la beauté déjà présente. N'est-elle pas à ce baptême du Poète comme une marraine idéale, comme la fée, la magicienne, qui déjà oriente son destin ?

François Baudelaire — le père de Charles — était né à Neuville-le-Pont (Marne) en 1759. Il passa par le séminaire, et il porta la soutane. « Moi, fils d'un prêtre », proclamera son fils non sans quelque affectation. Fut-il ordonné ? On ne saurait le dire. Toujours est-il qu'il garda, de sa formation, certaines affinités ecclésiastiques. Il usait de manières douces et polies. Il sut faire preuve, à travers les remous d'une époque entre toutes agitée, de prudence et de souplesse. Et puis, le diocèse de Châlons, plus que tout autre peut-être en France, demeurait un foyer de jansénisme. François a dû recevoir, au cours de ses années de séminaire, l'empreinte de cette âpre doctrine. Et ne peut-on penser que Charles a tenu de son père l'obsession, et comme la hantise, l'horreur et l'attrait à la fois des idées de la prédestination, du péché et de l'enfer ?

François avait été répétiteur à Sainte-Barbe, puis précepteur chez les Choiseul-Praslin. Là, sa formation ecclésiastique fut complétée, nuancée par la fréquentation du monde. Il découvrit cette société de l'Ancien Régime, qui donnait avant de disparaître sa suprême fleur d'élégance. Vers le même temps, ce petit provincial curieux — et probablement ambitieux — rencontre les Philosophes. Il est reçu chez Mme Helvétius. Il adhère aux idées nouvelles. Et si, pendant la Révolution, il hante le monde des clubs (il aurait, si l'on en croit l'un des amis de jeunesse de son fils, Ernest Prarond, porté le bonnet rouge), il ne semble nullement avoir fait preuve d'un sectarisme agressif. Grâce à ses relations politiques, il rendit de multiples services à ses amis d'autrefois, notamment aux Choiseul-Praslin. Il devait, après Thermidor, et surtout après Brumaire, être payé de retour. Il reçut alors un poste important dans l'administration du Sénat. Il se maria une première fois, et eut un fils, Claude, plus tard magistrat. Ses volte-face successives en 1814 et 1815 semblent lui avoir fait tort auprès du gouvernement de la Restauration, qui l'« épura ». Sa retraite, jointe à une certaine fortune personnelle, lui assurait l'aisance. Devenu veuf, il épousa une jeune fille de vingt-six ans, pupille de l'un de ses amis, Caroline Dufays, qui donna le jour à Charles. Le père et la mère de Baudelaire appartenaient donc au même milieu, à cette bourgeoisie

d'autrefois, assez proche de l'aristocratie par l'éducation et les manières, mais plus instruite sûrement et plus cultivée peut-être, et qui, moins opprimée que la classe moyenne d'aujourd'hui par les nécessités économiques, produit au lendemain de la Révolution, dans un climat de rénovation intellectuelle et d'affranchissement politique, une telle floraison de talents.

* * *

« *Enfance* : vieux mobilier Louis XVI, antiques, Consulat, pastels, société du dix-huitième siècle ». Tel est, si l'on en croit la *Note autobiographique*, l'essentiel des souvenirs que Baudelaire avait conservés de ses premières années. Comme on retrouve, à l'aide de ces simples mots, l'atmosphère quelque peu vieillotte, et quelque peu surannée, où s'écoule cette enfance ! Elle se relie au passé, à Napoléon, à Louis XVI. Charles songe sans doute à son père et aux amis de son père, dont il a connu les derniers dans son enfance, lorsque, dans son étude sur *L'œuvre et la vie de Delacroix*, il évoque ces « hommes forts » qui ont tous collaboré, avec une égale obstination, à la Révolution française, et dont les survivants, jacobins ou cordeliers, se sont ralliés avec une parfaite bonne foi... « aux intentions de Bonaparte ». L'enfant, attiré par les arts, admire, respecte ces « antiques », dont le Consul, ou l'Empereur, semble avoir retrouvé le style. Mais sa prédilection va au-delà. Il garde, il gardera toujours la nostalgie d'un aimable dix-huitième siècle. Et, plus tard, il nous confiera :

Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché !

(*Fleurs du Mal*, LXXVI, *Spleen*.)

Dix-huitième siècle. Galanterie raffinée. Élégant libertinage. Mais aussi exquise courtoisie, politesse du langage et des manières, que Baudelaire sut toujours mettre en pratique. Ses contemporains y voyaient comme une singularité, et presque comme une affectation. On y croyait discerner une forme de son « dandysme », et parfois une manifestation d'anglomanie. Peut-être est-il plus naturel de se souvenir qu'il est le fils d'un Français d'autrefois, d'un survivant de l'Ancien Régime, et que son côté « gentilhomme », son cachet très « vieille France », il les doit à cet aimable vieillard,

qui avait été le disciple de l'Eglise et le commensal de l'aristocratie.

Cette perception aiguë des atmosphères du passé se double d'une extrême sensibilité aux influences artistiques. « Goût permanent depuis l'enfance de toutes les représentations plastiques », révèle la *Note* déjà citée. Ici le père du poète semble avoir encore joué son rôle. On ne sait ce que valait sa peinture. Et l'on s'en doute un peu... Mais il était amateur, comme on l'était au siècle dernier : il avait formé une petite collection, il vivait parmi les tableaux et les estampes. Grâce à lui, de très bonne heure, la mémoire, l'imagination de l'enfant s'emplirent de ces images peintes ou gravées « dont ses yeux ne purent jamais se rassasier ». Cette éducation artistique — une nouveauté, presque une singularité à l'époque — devait porter ses fruits. Charles fut un familier du Louvre. Il s'attarda longuement dans les musées et dans les expositions. Il fréquenta les ateliers, il rencontra les artistes. Il connut, en la personne de Delacroix, le plus éminent peintre du siècle. Il devait s'affirmer le premier des critiques d'art, des esthéticiens de son temps. Le poème des *Phares* — histoire de l'art en réduction vue à travers le prisme éblouissant du lyrisme — est une « promenade-conférence », la visite commentée par le génie d'une sorte de Musée idéal.

François Baudelaire disparaît le 10 février 1827. Son fils n'a pas encore sept ans. L'enfant, pendant près de deux années, va vivre seul avec sa mère. Caroline était née à Londres en 1793. Elle était la fille d'un officier émigré. Orpheline et sans fortune, élevée par un ami de François Baudelaire, elle était devenue — par l'un de ces arrangements assez fréquents à une époque où l'on ne prenait guère l'avis des candidates au mariage — l'épouse du fonctionnaire retraité. Cette union lui apporta l'aisance, à défaut d'autres satisfactions. Il ne semble pas d'ailleurs que la jeune femme en ait gravement souffert. Son époux était un galant homme, en même temps qu'un homme d'esprit. Et puis, la religion était là, et elle pesait de tout son poids en faveur du devoir conjugal. Et enfin, Caroline était une agréable créature, d'intelligence moyenne, de caractère calme et posé, dépourvue de tout romantisme. Elle fait songer aux placides bourgeoises d'Ingres. C'est par un étrange caprice du sort qu'elle a enfanté un génie et qu'elle va se trouver mêlée, pendant près d'un demi-siècle, à son pathétique destin.

Pour le moment, la voici seule avec ce petit garçon d'une intelligence si aiguë, d'une si vive sensibilité. Elle ne se doute point de

ce qui se passe. Elle lui apporte, par sa seule présence, la révélation de la féminité. D'abord, il trouve auprès d'elle cet irremplaçable amour, « cette chaleur de couvée maternelle, dont quelques-uns, parmi les fils de la femme, moins ingrats que les autres, ont gardé le délicieux souvenir ». (*L'Art romantique*, III, *Marceline Desbordes-Valmore*). Mais, en même temps que ses sentiments, les sens de Charles s'éveillent. On lit dans le fragment des *Journaux intimes* intitulé *Fusées*, qui dut être rédigé vers 1851 : « Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce ». Nous ne chercherons pas à faire dire aux textes ce qu'ils ne disent pas. Nous n'essaierons pas d'y découvrir de scabreuses révélations. Mais on ne peut contester que nous assistions ici à l'éveil, chez le poète, et en présence de sa mère, sinon de la sexualité, du moins de la sensualité.

De cette première rencontre de Baudelaire et de la femme, de cette précoce apparition en lui du sens de la féminité, résultent de notables conséquences. « L'homme qui, écrit-il, dès le commencement, a été baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants,

Dulce balneum suavis
Unguentatum odoribus.

y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. Enfin, je veux vous dire que le goût précoce du monde féminin, *mundi muliebris*, de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs ; et je suis convaincu que ma très intelligente lectrice absout la forme presque sensuelle de mes expressions, comme elle approuve et comprend la pureté de ma pensée. » (*Les Paradis artificiels*, *Un Mangeur d'opium*, *Chagrins d'enfance*.)

Ainsi, la mère de Baudelaire est, sans l'avoir soupçonné, la première et peut-être la plus authentique inspiratrice du génie de son enfant.

Une autre femme, sur un autre plan, tient une place auprès du petit Charles : Mariette, cœur simple, mais grand cœur. Mariette est l'une de ces servantes du siècle dernier qui s'étaient donné une

fois pour toutes à leurs maîtres, qui ne vivaient que pour eux, et surtout pour leurs enfants. Charles a bien senti la ferveur de sa tendresse, l'étendue de son dévouement. La mort de Mariette, au bout de quelques années, lui sera un déchirement. Pour elle, il écrira ces vers (destinés bien entendu à être lus de sa mère) :

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs.
...Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,
Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?

(*Fleurs du Mal*, C.)

Il ira plus loin. Mariette deviendra pour lui, par sa simplicité sublime, une sorte de sainte du cœur. Avancé en âge, songeant à l'au-delà, il écrit, dans le fragment des *Journaux intimes* intitulé *Mon cœur mis à nu* : « Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe, comme intercesseurs... » Triple rapprochement, assurément assez étrange, mais bien significatif.

La mère. La servante au grand cœur. Suffisent-elles à occuper toute l'âme de l'enfant-poète ? A elles vont toutes ses tendresses. Mais son rêve vogue ailleurs parfois. Et ce rêve est l'un de ceux que forment les petits garçons en qui se manifeste déjà, tout au moins dans l'ordre psychique, une sorte de pré-virilité. Il aspire à une chaste tendresse, qui l'unirait à une enfant de son âge, ou un peu plus âgée ; il songe à ces « chatteries des sœurs, surtout les aînées, qui sont des mères diminutives ». Plus tard, à la suite de Quincey, il rêvera d'une Electre apte « à rafraîchir son cœur » ; il se jugera l'Oreste inquiet, tourmenté, à qui seule pourrait apporter la paix quelque sœur, quelque grande sœur apaisante et reposante. Le mythe d'Electre est l'un de ceux qui habitent le subconscient de Baudelaire, qui sont à la base de son œuvre. Et ce vœu, ce rêve d'une sœur se doublera avec les années d'une vague aspiration à une sorte de paternité. C'est le haschisch qui l'aidera à en prendre quelque conscience. « Il n'est sorte de combinaison sentimentale à laquelle ne puisse se prêter le souple amour d'une esclave du

haschisch. Le goût de la protection, un sentiment de paternité ardente et dévouée peuvent se mêler à une sensualité coupable... » (*Les Paradis artificiels, le Poème du haschisch*).

Ainsi, peu à peu, naît en lui la notion de cette créature idéale, issue de son moi le plus profond, à laquelle il s'adressera au début de *l'Invitation* :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble.

(*Fleurs du Mal*, LIII, *L'Invitation au voyage*.)

Tendre héroïne qui reparait, quelques années plus tard, dans ce court poème des *Yeux de Berthe*, d'une sensibilité si neuve, si proche du lied verlainien et des intuitions symbolistes :

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes,
Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi !

(*Les Epaves*, (1) *Galanteries*, IX.)

L'idée, l'image de l'enfant-sœur est donc sous-jacente aux *Fleurs du Mal*, à cette gerbe lyrique qui plonge de si profondes racines dans la vie intime du poète.

En attendant, depuis la mort de François Baudelaire, sa charmante mère est tout à lui. Du cœur du petit garçon monte vers elle une immense tendresse, en laquelle entrent bien des éléments qu'il ne saurait analyser. La présence de cette femme jeune et belle, élégante et parfumée, — de cette gracieuse Parisienne de la Restauration — éveille en lui d'obscurcs nostalgies et le jette en de mystiques extases. Quel ravissement surtout pendant cet été de 1828 où sa mère — il le croit du moins — lui appartient sans partage ! Mme Baudelaire a loué à Neuilly (c'était alors la pleine campagne) une maison où Charles a passé sans doute les plus douces journées de sa vie :

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille,
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,

(1) Sous ce titre, Poulet-Malassis, l'éditeur des *Fleurs du Mal*, réunit et publia plusieurs pièces non comprises dans l'édition de 1857.

Contempler nos dîners longs et silencieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

(*Les Fleurs du Mal*, XCIX.)

Hélas ! ces calmes soirées, ces longs dîners silencieux ne pouvaient suffire à l'aimable veuve. Entre l'enfant et sa mère apparaît un homme jeune encore, servi sans doute par l'uniforme, le chef de bataillon Aupick. Le mariage est célébré le 8 novembre 1828. Ce jour marque pour le petit Charles un choc, une brisure irrémédiable. Non que le commandant ait été, comme il l'a proclamé plus tard, un personnage autoritaire et brutal, un insupportable tyran. C'était un brillant officier, qui ne manquait point — sa carrière le prouve : ce soldat devint diplomate — d'habileté ni de souplesse. Les relations du beau-fils et du beau-père furent longtemps excellentes. La vérité, c'est que, pour Charles, le second mari de sa mère ne pouvait être qu'un intrus. « Baudelaire était une âme délicate, très fine, originale et tendre, qui s'était fêlée au premier choc de la vie, nous dit l'un de ses amis de jeunesse. Il y avait dans son existence un événement qu'il n'avait pu supporter, le second mariage de sa mère. » (Buisson, cité par Crépet, p. 11 et n.) Complexe d'Œdipe ? Psychanalyse ? Non pas. La plus traditionnelle psychologie suffit à tout expliquer.

Le mot de jalousie pourtant n'exprimerait que très imparfaitement la déception de Charles et sa souffrance. Il avait touché au bonheur, à l'une de ces joies ineffables où les sens n'interviennent que dans la mesure indispensable pour donner à ce bonheur une forme, une couleur, un parfum : et il en était proscrit ! Ce deuil intime, particulièrement douloureux à un jeune garçon aussi sensible, il n'en guérira jamais...

Aupick est promu lieutenant-colonel et envoyé à Lyon vers la fin de 1830. L'émeute y était menaçante, et la ville en 1831 vit de graves troubles sociaux. Le colonel, officier strict et ponctuel, fort attaché à la discipline, concourut aux côtés du duc d'Orléans et du maréchal Soult, ministre de la Guerre, au rétablissement de l'ordre. Mais Mme Aupick et son fils ne purent venir s'installer à Lyon qu'en 1832. L'année suivante, à la rentrée d'octobre, Charles entra comme interne au Collège Royal. Ce collège, nous le connaissons. Quinet, une quinzaine d'années auparavant, en avait été l'élève. « Bâtiments noirs, voûtes ténébreuses, portes verrouillées et grillées, chapelles humides, hautes murailles qui cachaient le

soleil ». C'est là que le futur poète fut interne, ou mieux interné !

La tristesse du lycée se doublait pour lui de la sévérité lyonnaise. Aux rigueurs de l'internat venait s'ajouter l'atmosphère opaque et pesante d'une cité sombre et repliée. « Après 1830, rapporte la *Note autobiographique*, le collège de Lyon, coups, batailles avec les professeurs et les camarades, lourdes mélancolies ». Ces mélancolies s'expliquent, et par le tempérament de Baudelaire, et par la pénétrante influence de la ville et de son climat. Le Lyon de 1830, ce sont ces quartiers du centre — la cité d'entre Saône et Rhône — dont la gravité, la vie sérieuse, vouée toute au labeur de l'industrie et aux méditations spirituelles, font encore aujourd'hui tant d'impression. Ville compacte et ardente, aussi éloignée de l'exubérance méridionale que de la légèreté, de la vivacité parisiennes. Baudelaire a profondément ressenti ces caractères singuliers. « Lyon est une ville philosophique, écrira-t-il plus tard... Le cerveau de Chenavard (1) ressemble à la ville de Lyon ; il est brumeux, fuligineux, hérissé de pointes, comme la ville de clochers et de fourneaux. Dans ce cerveau, les choses ne se mirent pas clairement, elles ne se réfléchissent qu'à travers un milieu de vapeurs ». (*Curiosités esthétiques*, XIX, *l'Art philosophique*). Les brumes de Lyon, son ciel de pluie et de fumée, l'humidité née des deux fleuves, de leurs inondations (annuelles à l'époque) contribuaient à rendre plus aiguë, plus irritable, plus douloureuse, la nervosité de l'enfant. Est-ce un hasard si celui de nos écrivains qui devait accorder le plus de place aux brumes et à la pluie, si l'auteur des *Spleens*, l'évocat des « soleils mouillés » et des « ciels brouillés » de *l'Invitation au voyage*, celui de tous qui, touché par la neurasthénie, a aussi le plus complaisamment analysé, distillé, peut-être savouré sa souffrance, a passé, à l'âge où les impressions sont le plus profondément perçues, et les sensations les plus vives, quatre années de son enfance et de son adolescence à Lyon ?

Les quelques témoignages que l'on possède sur le lycéen révèlent en lui un enfant bien doué, mais mal adapté au milieu. L'un de ses meilleurs camarades, Hignard, un délicat humaniste, qui devait achever sa carrière comme doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, le juge « fin et distingué bien plus qu'aucun de ses condisciples ». Est-ce la raison de cette espèce d'incompatibilité qui l'oppose à la plupart de ses camarades — et de ses maîtres ?

(1) Peintre spiritualiste lyonnais, qui eut quelque notoriété vers le milieu du dix-neuvième siècle.

« Sentiment de solitude dès mon enfance, note Baudelaire dans le fragment des *Journaux intimes* intitulé « Mon cœur mis à nu ». Malgré la famille, et au milieu des camarades surtout, sentiment de destinée éternellement solitaire ». Les camarades : Baudelaire, qui a rêvé de tendres sœurs, voit un peu en eux « d'horribles frères, toujours prêts aux coups de poing... » (*Les Paradis artificiels, Un Mangeur d'opium, VII, Chagrins d'enfance*).

Les maîtres, il les méprise. Un professeur n'est pour lui qu'un « pédagogue ignorant » et parfois même qu'un « ignoble pion » : (*L'Art romantique. XXIX. Projets de lettre à Jules Janin*). Ce dédain pour l'Université, elle ne le lui a que trop bien — et trop longtemps — rendu ! Il n'obtient qu'un seul prix (en dessin), et ça et là quelques accessits.

Cependant Aupick avance, et l'on ne s'en étonnera pas. N'est-il point le protégé du duc d'Orléans, qui l'a connu et apprécié à Lyon au lendemain de 1830 ? Le voici colonel, commandeur de la Légion d'Honneur, puis en 1836 chef d'état-major de la première division à Paris. Il s'installe avec les siens en l'hôtel de la Division, place Vendôme, et, le 1^{er} mars, il présente Charles au proviseur de Louis-le-Grand. « Voici un cadeau que je vais vous faire, déclare-t-il. Voici un élève qui fera honneur à votre collège. » Phrase qui nous prouve, tout d'abord, qu'Aupick était — plus qu'on ne l'a dit — un homme de bon sens et de jugement et que, d'autre part, les remarquables dons de l'adolescent commençaient à se révéler.

L'élève était certes indiscipliné, rebelle aux maîtres et aux méthodes de l'Université de Louis-Philippe (il a poursuivi d'une verve critique, jusqu'à la fin de sa carrière, ses pontifes officiels, Cousin, et surtout Villemain), mais il avait éprouvé dès ce temps-là, plus ou moins clairement, ce qu'il appellera plus tard « l'inestimable avantage d'une éducation libérale ». Il avait eu la révélation de l'humanisme, goûté à la culture classique, et s'était épris surtout de Rome et de sa poésie.

L'époque était toute pénétrée d'histoire et de littérature romaines. Son plus grand poète, Hugo, son plus grand historien, Michelet, ont été littéralement forgés par elles, et le temps a fait déjà paraître, et rendra de plus en plus évident, leur latinisme profond. C'est par les poètes surtout qu'est attiré le jeune Baudelaire. Non par Horace, auquel il témoigne la même espèce de dédain qu'il éprouve pour un Musset, ni par Virgile, dont il semble avoir peu ressenti la pure et sereine perfection. Son enthousiasme va seulement à ceux que

Nisard vers le même temps croit accabler sous la dénomination de « Poètes latins de la décadence », à ceux qui, par l'éclat et la densité, l'originalité parfois triviale, l'intensité toujours pittoresque, la fougue de leurs indignations, l'énergie de leurs colères, s'apparentent le plus aux Modernes : Stace, Pétrone, Juvénal, Lucain, — surtout Lucain. On ne saurait exagérer le rôle de ces puissants artistes dans la formation du génie baudelairien.

C'est auprès d'eux que s'accomplit son apprentissage littéraire. Trois ans de suite, il obtient le premier prix de vers latins au collège. Il conquiert même un second prix au Concours général, au « Grand Concours ». En ce temps du « Compagnonnage », c'est un peu, pour un jeune artisan de poésie, le traditionnel chef-d'œuvre. La culture latine sera pour lui, durant toute une vie désordonnée, le socle de marbre de l'œuvre. Elle s'enrichit d'ailleurs, elle se nuance de la fréquentation de quelques-uns de nos poètes les plus originaux, un d'Aubigné, un Régnier. Elle se complète de tout le respect qu'il porte à ces parfaits ouvriers, un Malherbe, un Boileau (ce Boileau dont à maintes reprises nous percevons chez lui l'écho). Grâce à eux, il accède très jeune à une maîtrise sans défaut. Sa pensée pourra sembler parfois hésitante, et sa logique incertaine : la forme sera toujours ferme et forte, elle constituera la solide charpente, la « secrète architecture » des *Fleurs du Mal*.

On s'étonne que ce brillant sujet, auquel le collège Louis-le-Grand eût dû tenir davantage, ait été renvoyé au cours de son année de philosophie, en avril 1839. Quel est le motif de cette exclusion ? Certains ont tenté de l'expliquer en évoquant Virgile et la seconde *Eglogue*, celle de Corydon et d'Alexis (un jeune humaniste ne pouvait-il être séduit par les modes, par les modèles antiques ?). Mais cette explication n'est fondée que sur de faibles témoignages. Et elle a contre elle — il faut le reconnaître — toute la vie de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Crépet donne, du renvoi, une explication différente. Charles aurait reçu, pendant la classe, un billet d'un camarade. Sommé de le remettre au professeur, il aurait préféré le déchirer et l'avaler. Il aurait même aggravé son cas par une attitude insolente. Quoique les deux explications ne soient pas incompatibles (quel était le contenu du billet ?), la seconde concorde mieux avec ce que nous savons de l'élève Baudelaire, de son caractère indomptable, de son mépris — un peu trop affiché sans doute — pour ses professeurs...

On pouvait craindre que le colonel ne prit mal la mésaventure.

Mais il semble, à cette époque, sincèrement attaché au jeune homme. Peut-être pense-t-il, en militaire, que Charles a montré dans l'incident un certain sens de l'honneur. Et puis, esprit positif et réaliste (il l'a prouvé par toute sa carrière), il le juge d'après ses succès scolaires, il estime en lui le lauréat officiel, l'un des vainqueurs du Grand Concours. C'est pour le récompenser qu'il l'a emmené, l'été précédent, faire un voyage aux Pyrénées. En présence de ces fières montagnes (tant admirées des Romantiques), l'adolescent a reçu (ce fut l'une des premières fois) le choc de l'inspiration. Et il a composé un poème où déjà s'affirme sa personnalité, notamment dans les deux dernières strophes :

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde et que ces monts, là-bas,
Écoulent, recueillis, dans leur grave attitude,
Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux !...

(Premiers Poèmes, III, Incompatibilité.)

Charles fut donc autorisé à travailler librement. Il prépare le baccalauréat avec l'aide d'un répétiteur. La méthode n'était pas mauvaise. C'était celle qui convenait le mieux à cet adolescent bien doué, mais farouchement indépendant. Il fut reçu bachelier en août 1839. Dans la même lettre où il annonce son succès à son beau-père, il le félicite de sa récente nomination au grade de maréchal de camp (c'est-à-dire de général de brigade). Réjouissances. Embrassades. C'est l'époque où Charles, parlant d'Aupick, l'appelle « son père » et son « ami de cœur ». (Lettre à sa mère, de juillet 1839, citée par Laforgue, 51). Tout semble aller pour le mieux dans la plus unie des familles...

Baudelaire a dix-huit ans. Il a terminé ses études. Mais le monde, pour un adolescent, ne s'arrête point aux murs du lycée. Le culte de l'humanisme, la fréquentation des penseurs et des écrivains peuvent apporter des satisfactions à l'intelligence. Ils ne suffisent point à l'âme. Ils ne répondent point (surtout chez un être jeune) aux plus profondes aspirations. Or, deux tendances domineront toujours le cœur et l'esprit de Baudelaire : l'attrait de la chair, l'appel de Dieu, — soit, si l'on peut ainsi parler, l'amour sacré,

l'amour profane. Quel est, à ce double point de vue, la vie de l'adolescent ?

Nous souhaiterions mieux connaître la formation religieuse de Baudelaire. On a certes mis en lumière ses hérédités jansénistes. Mais ceux qui l'ont élevé — sa mère, puis son beau-père — pratiquaient une religion dénuée de mystère et d'inquiétude. Leur dévotion était celle des milieux officiels et bourgeois. On ne possède aucun renseignement sur la première communion de Charles. On sait en revanche que, de très bonne heure, il incline au mysticisme. « Dès mon enfance, mes conversations avec Dieu », lisons-nous dans « Mon cœur mis à nu ». Mais il s'agit moins, semble-t-il, en ces premières années, d'une véritable vie spirituelle, que d'une religiosité à la mode de Jocelyn ou du *Génie du Christianisme*. S'adressant, vers 1840, à son ami Antony Bruño, il évoque les pieuses émotions d'une adolescence chrétienne :

Lors, s'élevant au fond de votre âme mondaine,
Des sons d'orgue mourant et de cloche lointaine
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir ?

Cette dévotion des champs, joyeuse et franche,
Ne vous a-t-elle pas, triste et doux souvenir,
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le dimanche ?

(*Premiers Poèmes*, V.)

Et plus tard, dans la pièce des *Fleurs du Mal* qui porte par antiphrase le titre de *Bénédiction* et où il retrace avec tant d'âpreté la fatale destinée du Poète, il évoque ses premières années en ces vers qui sont des souvenirs :

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
Et s'énivre en chantant du chemin de la Croix.

Cette religion du cœur et de l'imagination est celle de l'enfance et de l'adolescence. Les années passent. A la conscience du jeune homme commencent à se poser de graves problèmes. Et l'Eglise n'est pas toujours en mesure d'y apporter des solutions. Baudelaire semble avoir souffert de l'absence d'un directeur éclairé. « Quel est, écrit-il en 1857, celui qui, dans son âge naif et dans des circonstances troublées, n'a pas fait forcément connaissance avec le prêtre incompetent ? » (*L'Art romantique*, XVIII, *Madame Bovary*.)

Ces lacunes, il tente d'y remédier. La lecture et la fréquentation de Baudelaire révèlent son souci de la religion et son goût de la théologie. Il est imbu de son esprit. Il en possède le vocabulaire

(on le retrouve sous sa plume, et jusque dans les *Fleurs du Mal*). De même, il éprouve une sorte de passion pour la liturgie et ses pompes, il raffole du latin mystique. En revanche, il pratique peu. C'est seulement vers le déclin qu'il revient à la prière, qu'il se rapproche des sacrements.

On ne sait trop s'il est toujours parfaitement orthodoxe. Seule l'Eglise pourrait nous le dire. Et elle s'interrogerait sans doute en présence de cette âme nourrie de Fourier et de Swedenborg autant que de l'Ecriture Sainte. Quoiqu'il en soit, la pensée et la poésie de Baudelaire ont reçu du catholicisme — d'un catholicisme janséniste — une empreinte indélébile. Sans doute lui est-il redevable de son souci de l'au-delà, de son pessimisme foncier, de son obsession du péché, du sentiment d'une irrémédiable perdition. Si ses évocations de la volupté et ses descriptions de la chair gardent toujours la noblesse et le « style », elles le doivent à ces deux présences invisibles, celle de Satan et celle de Dieu. C'est par là qu'il apparaît comme l'un de ces chrétiens inquiets, dont la conscience est le théâtre d'un drame jamais interrompu, et qui souvent apportent plus à la création littéraire que les incroyants sûrs d'eux-mêmes ou que les croyants satisfaits. C'est par là qu'il apparaît comme un représentant de la grande tradition littéraire, comme un anneau de cette chaîne de feu qui, à travers notre littérature, unit un Pascal ou un Racine à Bernanos et à Mauriac.

A l'obsession religieuse est lié chez Baudelaire l'appel des sens. En ce collégien tourmenté, les troubles de la puberté expliquent pour une large part l'indiscipline invétérée, les difficultés scolaires. Il a connu l'internat, et tout ce que comporte l'internat, encore qu'il ait, semble-t-il, préféré la solitude aux camaraderies abusives. Il a connu l'aiguillon des désirs insatisfaits, les nuits fiévreuses, les aubes troubles,

Et cette heure où l'essaim des rêves malfaisants,
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents.

(*Les Fleurs du Mal, Tableaux parisiens, CIII.*)

Mais d'autres visions, moins maléfiques, hantent l'imagination de Charles. L'enfant avait reçu, de la présence de sa mère, un pressentiment de la femme. Il avait souhaité une sœur. C'est vers les jeunes filles maintenant que regarde le collégien. Et l'une d'elles nous apparaît — deux fois au moins — à travers son œuvre.

1837. Il vient d'arriver à Paris. Il jette sur le papier ces quatre vers :

Il aimait à la voir, avec ses jupes blanches,
 Courir tout au travers du feuillage et des branches.
 Gauche et pleine de grâce, alors qu'elle cachait
 Sa jambe, si sa robe aux buissons s'accrochait...

1847. Il publie, dans le *Bulletin de la Société des Gens de Lettres*, une nouvelle dont le héros, le jeune poète Samuel Cramer, n'est autre que lui-même. Or, Samuel rencontre à Paris, au jardin du Luxembourg, une jeune femme (maintenant épouse et mère), qu'il a connue jadis aux environs de Lyon. « A force de la regarder, et pour ainsi dire de la reconnaître, (il retrouvait) ... tout un jeune roman qui depuis s'était perdu dans les préoccupations de sa vie et le dédale de ses passions ». Il lui rappelle le passé, les belles journées de leur jeunesse. Rien ne manque à son récit, ni les jeunes filles en fleurs, ni la nuit de printemps, ni le jardin sous la pluie. « Les parfums de l'orage entrent par les fenêtres ; c'est l'heure où les jardins sont pleins de robes roses et blanches qui ne craignent pas de se mouiller. Les buissons complaisants accrochent les jupes fuyantes, les cheveux bruns, et les boucles blondes se mêlent en tourbillonnant ! » (*La Fanfarlo*.) Ainsi, à dix ans de distance, vit au fond de la mémoire du poète l'aimable souvenir lyonnais.

Paris dut apporter au lycéen d'autres idylles (peut-être en assez grand nombre). Il a fixé ce moment de sa tendre adolescence en ces vers, écrits à seize ans, où il prête complaisamment l'oreille aux rumeurs d'un récent passé :

Ecoutant les échos qui chantent en arrière
 Et les chuchotements de ces jeunes amours
 Que le Seigneur a mis au début de nos jours ...

Ce moment, il y songeait toujours quand il écrivit plus tard un poème émouvant entre tous, et dédié à une certaine Agathe (sans doute une amie de jeunesse), *Moesta et errabunda* :

Mais le vert paradis des amours enfantines,
 Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
 Les violons vibrant derrière les collines,
 Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
 Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
 Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?
 Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
 Et l'animer encor d'une voix argentine,
 L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

(*Fleurs du Mal*, LXIII.)

Les mêmes souvenirs, les mêmes regrets lui dictent enfin ce cri sublime :

Le printemps adorable a perdu son odeur !

(*Les Fleurs du Mal*, LXXX, *Le Goût du néant*.)

Hélas ! cet innocent paradis, ce paradis parfumé est un paradis perdu ! Charles a connu les joies du cœur, il les a connues auprès de sa mère, puis auprès de jeunes filles de son âge. Et il en a été privé. Sa mère lui a été ravie par ce soudard, auquel il vouera dans les années qui viennent une croissante antipathie. Quant aux femmes, l'avenir de ce côté lui réserve des joies encore, mais toutes charnelles. Le cœur n'y aura plus guère de place. Le feu des sens dévorera tout. De ces fraîches et tendres années d'enfance et d'adolescence, le Poète gardera toujours une profonde nostalgie. Il avait abordé une sorte d'Ile Fortunée, et il en était rejeté ! Le souvenir de cet Eden, le vœu de le retrouver, ses tentatives pour le rejoindre, voilà le résumé, le secret, l'une des clefs de la vie de Baudelaire. Par les sens et par le cœur, par l'art et la poésie, par ces moyens « artificiels » aussi, qui participent de la contrefaçon et de l'imitation frauduleuse, il va essayer, quarante années durant, de lever cet interdit. Toute sa vie pourrait se définir : « A la reconquête du Paradis perdu ».

RAYMOND ISAY.